

# *Le bétail cyborg et l'acéphale* *À quoi diable mettons-nous notre énergie ?*

Cédric Mong-Hy

## *Résumé*

*La Part maudite* de Georges Bataille est l'un des premiers livres d'anthropologie et d'économie qui ait essayé de penser le monde d'après l'holocauste nucléaire, c'est-à-dire qui ait tenté d'envisager le destin de l'énergie catastrophique ainsi libérée dans les sociétés et dans les circuits anthropologiques. A la fin de sa vie, dans une « histoire universelle » inachevée, ce destin était pour Bataille encore sombre : l'énergie sortie de l'atome demeurait une épée de Damoclès et l'humain se profilait comme un « matériau » combustible voué à faire tourner les machines économiques et sociétales.

Cette malédiction qui nous renvoie tant à notre condition d'automate qu'à celle de bête de somme s'est étendue jusqu'à nos jours au point de faire des notions de Bataille comme celles de « souveraineté » ou de « dépense » des paradoxes presque étrangers à nos sociétés. Si la « souveraineté » telle que la pensait Bataille est en effet le contraire de la subordination, de la soumission, de la servitude volontaire, de la hiérarchie et de l'obéissance, qu'est-ce qui est encore « souverain » dans une « société de contrôle » informatisée comme la nôtre, si précocement envisagée par Gilles Deleuze dans le sillage des « sociétés disciplinaires » de Michel Foucault ? Que devient alors la part de liberté de l'individu lambda, de cet animal qui vit et travaille dans l'étrange « clairière » qu'est notre société contemporaine ? Ce qui reviendrait encore à demander : en quoi et jusqu'où le système socio-économique auquel nous nous sommes unis est-il « maudit » ?

### **1. Bétail biopolitique : pour une archéologie de la malédiction du travail**

Bataille, pour l'essentiel, voyait l'humain comme un animal en cage, dont la bouche au mot et au sourire polis cache le hurlement et les canines. Mais quand Bataille imaginait là un fauve, d'autres envisagent des animaux plus dociles, un bétail facile à mettre au travail. Ainsi, selon le mot provocant de Peter Sloterdijk, l'humanité procède à son propre « auto-élevage » et n'en finit pas de se transformer en une ferme comptable de son cheptel et de sa production. Le *manager* se présente alors comme un berger garant de l'extraction de la force de travail de ce bétail cyborg, de ce troupeau énergétique.

La parution de l'intégrale de *Homo Sacer* de Giorgio Agamben et le dialogue d'outre-tombe que cette somme entretient avec le dernier séminaire de Jacques Derrida (*La bête et le*

*souverain*) prolongent en quelque sorte ce problème essentiel de la domestication et de l'exploitation des humains par d'autres humains. Foucault a comme on le sait nommé « biopolitique » cette prise en charge des corps par le pouvoir et il en a situé l'apparition parallèlement à celle du libéralisme, d'où serait sortie la société du calcul total et de la rationalité malade qui a conduit aux esclavages anciens et postmodernes. Or, là où Foucault et Agamben veulent dater « la naissance de la biopolitique » et bien à raison insister sur son caractère de plus en plus total et intégré, Derrida quant à lui semble estimer que le biopouvoir est en réalité toujours là par défaut dès le moment où l'*Homo sapiens sapiens* accède à « la clairière de l'Être » et sort de l'animalité. On tentera donc un parallèle entre une telle thèse d'inspiration heideggérienne et les ultimes théories anthropologiques de Bataille, ainsi qu'avec les récentes recherches en archéologie et en paléo-anthropologie telles que présentées par James C. Scott.

## **2. Devenir-robot : la combustion et la recette**

Il faudra ensuite inscrire cette biopolitique dans l'« économie générale » en livrant les grandes lignes de l'approche thermodynamique qu'a eu Bataille de la nature et de son *oïkonomia*. L'accent sera mis sur le fait que le travail humain est une dérivation et une exploitation de l'énergie contenue dans la nature. Après avoir posé ce cadre physique, il conviendra de spécifier que dans la société des NTIC et des machines omniprésentes la thermodynamique apparaît de fait comme le fondement scientifique et technique de notre environnement matériel et de notre mode de vie, ce qui jette une lumière d'autant plus crue sur la façon dont l'individu qui travaille dans une telle société peut à divers degrés être conçu comme une pile, un « esclave énergétique » (François Warin) c'est-à-dire un « matériau » énergétique quasi jetable alimentant la mégamachine sociétale – une « ressource humaine », dit-on dans la novlangue entrepreneuriale actuelle.

Dans ce monde, celui de la *start up* planète, travailler n'est plus un acte anthropogène, c'est éprouver la thermodynamique des corps et leurs relations avec un environnement qui ne cesse de se réifier : cyborg désormais couplé selon son vœu à l'électronique, aux ordinateurs, aux serveurs et aux IA, il est possible que l'humain postmoderne n'ait plus d'autres choix que de faire fonctionner les machines, quitte à se faire lui-même robot, du tchèque *robot* signifiant « travail forcé ». Si la littérature, le cinéma et la futurologie annoncent donc depuis longtemps la robotisation de la société, ce n'est peut-être pas tant par peur de l'invasion des machines que par peur que les humains ne deviennent de pures biomachines intégrées.

## **3. Réparation : l'acéphale, l'anarchiste et le pirate**

La France étant l'emblème historique et philosophique de la décapitation de la royauté sacrée, il était d'à-propos qu'en son temps déjà Bataille interroge l'éventualité de la

« souveraineté » sous le signe de l'« acéphalité ». En un autre terme, sans doute commençant à faire sens aujourd'hui, on pourrait parler d'anarchie. Qu'est en effet une société « acéphale » sinon une société sans chef, sans tête, sans principe premier ? Loin de l'image d'Epinal faisant de l'anarchisme la doctrine d'une barbarie sans foi ni loi, on examinera en quoi la pensée politique de Bataille se rapproche des développements récents de l'anthropologie anarchiste. De nombreux exemples nous montrent l'existence effective de ces sociétés anarchistes où la concentration du pouvoir en une tête est combattue par un projet politique conscient et féroce. Le cas des pirates est à ce titre exemplaire tant il est vrai qu'ils ont réinventé leur « souveraineté » sur la base d'une lutte explicitement violente contre tout Léviathan. Leurs avatars contemporains que sont les Gilets jaunes ou encore les hackers (dits autrefois si justement les pirates informatiques) sont de bien des manières parmi les ultimes trublions du désordre mondial traduit désormais à toutes les échelles.

On pourra donc pour finir reconnaître la profession de foi de ces pirates et montrer que, comme le pointe Marcus Rediker, ils ont résolu les plus gros problèmes sociaux qui se posent encore à notre époque. A cet endroit, on comprendra que si l'animal sort de sa cage, c'est pour recouvrer une humanité ôtée par le traitement qui lui est fait et pour tenter ainsi de combattre sa propre malédiction.

---